

Quadro

A bela imagem, mesmo quando feia, ainda parece ser o paradigma da fotografia. Bela porque diz alguma coisa, denuncia, porque representa ou expressa algo, porque nos arrebatava. Essa bela imagem, também por todas essas razões, faz-se lírica, poética, sensível e, mesmo quando feia ou monstruosa, tem seu estatuto de beleza garantido, tornando-se, então, merecedora do nosso olhar. (Nossa consideração). E quando não é assim?

Pois não é assim em Quadro, terceira exposição individual de Beatriz Toledo. Aqui, não há instante, não há uma confluência de fatores que o fotógrafo, aquele ser sensível e perspicaz, quase como um médium que recebe uma espécie de santo do real, capta e traduz para o mundo dos mortais. Em Quadro há apenas decisão. Um saco dourado, uma moldura dourada, uma sala com paredes cinza e luz bem equilibrada. Tudo uma coisa só. Escolha meticulosa da artista.

E nessa apresentação de coisas, o quadro na parede é aquele objeto que segura e recorta a imagem de uma foto, é a moldura e a foto, mas é também a sala inteira que, vista em seu conjunto, compõe um tableau do que seria uma exposição em um daqueles museus de belas artes. Um belo quadro esta exposição.

Falar das fotos ou descrevê-las, como se faz hoje em dia nos textos de parede — pra que descrever o que está aí ao lado, pronto para ser visto? —, é menos vital do que falar desse quadro aberto a nossa frente. Um espaço que evidencia o lugar paradoxal da fotografia feita atualmente sempre algo entre aquilo que o artista fez e aquilo que deixou intocado. Estética, porém involuntária. Aliás, “estética involuntária” era pra ser o nome desta exposição. *Quadro* é melhor, claro, pois é recorte, constatação e objeto. Tudo junto, já que não se trata de fotografias emolduradas. Moldura e imagem são uma coisa só, e a imagem que está ali, cenas de lixo, é mais reverberação do que oposição àquelas molduras (douradas como o mundo do luxo). Reverberação das formas, exagero e extrapolação que poderiam nos remeter ao melhor que um estilo maneirista pode ter. Aquelas fotos falam das fotos, do ato de fotografar, e centrifugam seu campo de ação para aquelas margens que não são nem as

Quadro (Tableau)

La belle image, même si elle est laide, paraît encore être le paradigme de la photographie. Belle parce qu'elle dit quelque chose, elle dénonce, parce qu'elle représente ou exprime quelque chose, parce qu'elle nous ravit. Cette belle image, aussi pour toutes ces raisons, devient lyrique, poétique, sensible et, même quand elle est laide ou monstrueuse, son statut de beauté est garanti, et elle devient ainsi digne de notre regard (notre considération). Et quand cela n'est pas ainsi ?

Eh bien, ce n'est pas ainsi dans Quadro, la troisième exposition individuelle de Beatriz Toledo. Ici, il n'y a pas d'instant, il n'y a pas une confluence de facteurs que le photographe, cet être sensible et perspicace, presque un médium qui manifesterait une sorte d'esprit du réel, capte et traduit pour le monde des mortels. Dans Quadro il n'y a que décision. Un sac doré, un cadre doré, une pièce aux murs gris et la lumière bien équilibrée. Tout n'est qu'une seule chose. Un choix méticuleux de l'artiste.

Et dans cette présentation de choses, le tableau sur le mur est l'objet qui tient et découpe l'image d'une photo, il est le cadre et la photo, mais il est aussi toute la pièce qui, vue en sa totalité, forme un tableau de ce qui serait une exposition dans un quelconque musée de Beaux-Arts. Un beau tableau, cette exposition.

Parler des photos ou les décrire, comme on fait de nos jours dans les textes qui se mettent sur les murs – pourquoi décrire ce qui est juste à côté, prêt à être vu ? - est moins essentiel que parler de ce tableau ouvert devant nos yeux. Un espace qui laisse évident la place paradoxale de la photographie faite aujourd'hui: toujours entre ce que l'artiste a fait et ce qu'il a laissé intact. Esthétique, mais involontaire. D'ailleurs, « esthétique involontaire » était le nom original de cette exposition. Quadro, bien sur, est mieux, s'agissant de découpe, constatation et objet. Tout ça ensemble, vu que ce ne sont pas des photographies encadrés. Le cadre et l'image sont une seule chose, et l'image qui est là, des scènes d'ordures, les réverbère plus qu'elle s'oppose à ces cadres (dorés comme le monde du luxe). Réverbération de formes, exagération et extrapolation qui pourraient nous renvoyer au mieux d'un style maniériste. Ces photos parlent de photos, de l'acte de

simples bordas brancas suspensas por preguinhos minimalistas nem as elegantes molduras de madeira polida, imbuia, aço escovado ou metacrilato, todos esses elementos do universo da “boa” fotografia.

Nesse aparente excesso, muito coisa vai se dilapidando, se negativizando até. A origem do lugar fotografado é uma delas, já que o “mas onde é isso?” é menos importante do que o “é isso”.

Quadro é o lugar das coisas sem origem, idiossincráticas, de imagens que não valem por palavra nenhuma.

Wagner Morales

photographier, et centrifugent leur champ d'action vers ces marges qui ne sont ni les simples bordures blanches suspendues à des clous minimalistes, ni les élégants cadres de bois poli, d'acajou, d'acier brossé ou d'acrylique, tous ces éléments appartenant à l'univers de la « bonne » photographie.

Dans cet excès apparent, bien de choses vont en se dilapidant, se négativant même. L'origine de l'endroit photographié en est un exemple, vu que le « mais c'est où ça? » a moins d'importance que le « c'est ça ».

Quadro est l'endroit des choses sans origine, idiosyncratiques, d'images qui ne valent aucun mot.

Wagner Morales